

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCE.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 22 JANVIER, 1835. N° 9.

HISTOIRE.

MEMOIRES HISTORIQUES SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE ET LA COUR DE RUSSIE.

Publiés par Mme la Comtesse de Choiseul-Gouffier, née comtesse de Tisenhaus, ancienne demoiselle d'honneur à la COUR DE LL. MM. II. DE RUSSIE. MARIAGE D'ALEXANDRE.—CONSPIRATION DU PALAIS.—MORT DE PAUL IER.

Alexandre sortait à peine de l'adolescence, lorsque l'impératrice Catherine craignant pour lui cette époque orageuse de la vie, crut mettre un frein à ses passions en le soumettant jeune encore à des liens sacrés : imprudence dont les suites influèrent plus qu'on ne pense sur l'avenir et le bonheur intérieur de ce prince et de son auguste et intéressante épouse. Suivant l'usage établi à la cour de Russie, trois jeunes princesses d'Allemagne y furent amenées et offertes aux regards scrutateurs de Catherine, qui devait choisir entre elles une épouse pour son petit-fils. Ce choix fut dit-on déterminé d'une manière assez bizarre, et le simple hasard servit Catherine aussi heureusement qu'aurait pu le faire le jugement éclairé de cette princesse, après un mûr examen. Assise à une fenêtre du palais impérial, la czarine vit arriver les jeunes princesses, qui étaient toutes les trois d'une figure très remarquable. Catherine observa que celle qui sortit la première de voiture en était descendue avec trop de précipitation : elle augura mal de cette vivacité. Celle qui parut ensuite embarrassa ses pieds dans la queue de sa robe : Que de lenteur et de gaucherie ! dit l'impératrice. Enfin la dernière descendit avec un maintien parfait : C'est elle, s'écria Catherine, qui sera grande-duchesse !

C'était Elisabeth de Bade. Sa vue acheva de confirmer l'impératrice dans son choix, et ravit le jeune grand-duc, dont le cœur n'aurait pu mieux choisir. En effet, rien n'était plus séduisant que les grâces réunies dans la personne d'Elisabeth. Teint éblouissant, fraîcheur de roses, chevelure d'un blond cendré flottante sur des épaules d'albâtre, taille de sylphide, figure remplie d'esprit et de sentiment, de grands yeux bleus : tout en elle captivait et charmaient les regards.

Vivement épris des charmes de sa jeune et belle compagne, Alexandre goûtait dans son aimable entretien, son esprit cultivé, la tendresse qu'elle éprouvait pour lui, tout ce qui pouvait adoucir l'existence pénible à laquelle il se voyait contraint depuis la mort de l'impératrice Catherine et l'avènement de son père au trône. Né avec un esprit

vif et pénétrant, un cœur naturellement sensible et généreux, de longues souffrances morales avaient aigri, altéré le caractère de l'infortuné Paul Ier. La funeste disposition de son esprit à la méfiance, l'irritabilité excessive de son humeur, long-temps comprime dans une passive défense, ne connurent plus de frein lorsqu'il fut parvenu au souverain pouvoir. Le temps ne fit qu'exalter de si tristes passions, et dans ces momens où l'on avait tout à craindre de leur violence, et auxquels sa famille même cherchait à se soustraire, le grand-duc Alexandre seul sachant opposer une respectueuse fermeté aux volontés souvent bizarres de l'empereur, réussissait quelquefois à calmer cet esprit attaqué d'une maladie incurable. Dévoré par cette imagination ardente et soupçonneuse qui lui offrait sans cesse des dangers et des ennemis secrets, l'infortuné prince était à lui-même son plus cruel ennemi ; il finit par se rendre victime de sa triste prévoyance.

Les exils se multipliaient d'une manière effrayante ; la terreur régnait partout à la cour, à la ville, dans l'armée, dans les provinces les plus reculées de l'empire. Nul ne pouvait se flatter, malgré toute la prudence de sa conduite, d'être à l'abri d'une délation ; nul n'osait compter sur le lendemain. L'arrivée d'un courrier du cabinet dans une contrée lointaine y répandait un effroi universel ; chacun se demandait en tremblant : Est-ce moi que l'ordre fatal concerne ? et croyait déjà voir le *kibitka* prêt à le transporter dans les déserts de la Sibérie. Un oubli involontaire de l'étiquette rigoureuse ou du costume prescrits par l'empereur la plus légère négligence dans le service militaire, suffisaient pour attirer sur soi la peine d'exportation, et la Sibérie se peuplait de noms illustres.

Parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient alors à Pétersbourg, le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, comblé des bienfaits de l'empereur Paul, dont la générosité ne connaissait point de bornes, recut, tout à coup l'ordre de se retirer en Lithuanie, dans les terres qu'il tenait de la munificence impériale et de quitter Pétersbourg sous vingt-quatre heures. Sans pouvoir s'expliquer le motif de sa disgrâce, le comte de Choiseul envoya son fils demander un passeport au comte Pahlen, alors gouverneur de Pétersbourg. Le comte de Choiseul fils se rendit aussitôt chez le gouverneur. Pahlen était à la parade ; il ne tarda point à rentrer. Apercevant le comte de Choiseul, il repoussa brusquement le domestique qui venait recevoir son chapeau et son ceinturon, et s'écria d'un air agité : Mon cher comte, je suis au désespoir

de ce qui vous arrive ; on ne peut plus résister à cet ordre de choses ne saurait se soutenir ; il est temps que cela finisse. M. de Choiseul, malgré son extrême jeunesse, fut vivement frappé de ce discours imprudent, et, au lieu de l'expression singulière avec laquelle Pahlen venait de laisser échapper ces mots si remarquables. Dix-huit mois plus tard, Pahlen n'existait plus ! Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire connaître, à l'homme profondément dissimulé qui joua dans cette conspiration un rôle si important, qu'on peut, avec vraisemblance, l'en regarder comme l'unique auteur.)

Pahlen, gentilhomme courlandais, entra fort jeune au service de Russie, et parvint, sous le règne de Catherine II, au grade de général-major. Il dut à la protection du favori Zouboff la place de gouverneur civil à Riga. L'empereur Paul, quelque temps après son avènement au trône, passa par Riga, fut content de Pahlen, et lui ordonna de venir à Pétersbourg. Paul, avec la précipitation qu'il mettait dans toutes ses démarches, combla ce nouveau favori de dignités, de biens, de faveurs, le nomma chef de ses gardes, et gouverneur de Pétersbourg ; le donna cora des premiers ordres de l'empire, et lui fit don de terres considérables en Courlande, sa patrie.

L'âme de Pahlen, sut résister à tant de bienfaits ; il conserva des relations secrètes avec les Zouboff, ses anciens protecteurs, et médita, de concert avec eux, la perte du prince généreux qui avait élevé si haut sa fortune. On trouve le motif d'une si noire ingratitude dans le caractère immoral de Pahlen, qui, aimant les plaisirs à l'excès, mauvais officier d'ailleurs, succombait sous le poids des détails militaires dont l'accablait l'empereur, ainsi que sous celui des rapports minutieux qu'il était forcé de lui faire tous les jours sur la vie privée, les actions, les paroles des habitans de Pétersbourg.

Aussi prudent que perfide, Pahlen voulut courir dans le complot le moins possible de chances dangereuses, et ne se mettre en avant qu'avec la plus grande circonspection ; en conséquence, il associa à son entreprise des amis sur lesquels il pouvait se reposer en toute confiance de succès de son plan. Planton Zouboff, ennemi acharné de Paul Ier, à qui ce prince avait eu l'imprudence de laisser d'immenses richesses acquises sous le règne précédent, parut à Pahlen le meilleur instrument à employer dans un complot où l'ancien favori de Catherine trouverait à satisfaire ses sentimens de haine personnelle ; d'ailleurs Zouboff, ayant été long-temps en faveur, avait conservé beaucoup de relations, et son frère Valerien avait toujours été en

neurose, gens sans moeurs, sans principes, propres à servir tous les genres de crimes et d'atrocités. Pahlen, à peu près sûr de l'empressement de Zouboff à seconder ses vues, lui fit témoigner le désir de s'aboucher avec lui; et afin que l'empereur, le délivrât de l'exil où il était dans ses terres, il lui concéda de feindre le désir d'épouser la fille de Koutaisoff, autre favori de Paul, qui, de ce petit ercive turc, son barbier, avait subitement fait un des principaux personnages de l'empire, en lui donnant le titre de comte et en le comblant de bienfaits. Koutaisoff ne tarda point à recevoir une lettre de Zouboff, qui lui demandait sa fille en mariage. Le jour de voir, il porte sur le champ cet écrit à l'empereur, se jette à ses pieds, et le supplie de ne pas mettre obstacle à la fortune de sa fille en refusant à Zouboff la permission de revenir à Peterbourg. Paul accorda sans peine cette grâce à son favori, disant que la demande de Zouboff était la seule idée raisonnable de sa vie. Zouboff, alors s'entendit complètement avec Pahlen. Ce dernier assura facilement d'un parti dans les grades, car malheureusement Paul accablait de fatigues, de reproches pénibles et de punitions sévères, ce corps accoutumé, en Russie, à voir s'opérer une révolution de palais sans effusion de sang.

MELANGES.

LES REVENANS ECOSSAIS.

Il existe encore à Edimbourg de vieilles maisons, consacrées par des souvenirs de meurtres et de suicides. Il y a des chambres qui ont conservé le nom des évènements dont elles ont été la scène. Ces noms, ces souvenirs, que les générations se sont légués, venus jusqu'à nous, nous rappellent encore les histoires d'anciennes et illustres familles écossaises; à qui d'abord sans doute ont appartenu ces gothiques masures. Il n'y a pas long-temps qu'un vieillard parlait d'un escalier dans le Lawmarket, qu'on suppose être la demeure de l'esprit d'un gentilhomme qui y a été mystérieusement assassiné, au milieu du jour, comme il dormait chez lui, il y a environ un siècle. Nous regrettons de ne pouvoir donner aucun renseignement ni sur le lieu témoin de ce singulier incident, ni sur le nom de la victime, que nous n'avons pu découvrir. Nous ajouterons qu'il y a derrière la Bourse une maison maudite, dont la superstition des vieillards raconte des choses effrayantes. On dit que dans un tems reculé, tous ceux qui l'habitaient étaient forcés de l'abandonner, par une étrange apparition qui avait lieu dès la première nuit de leur résidence. Un soir, paisiblement assis près de son feu, un bonhomme lisait la Bible et se disposait à s'aller coucher. Une obscurité soudaine le força de lever les yeux de dessus son livre; il vit que la flamme de sa chandelle était bleue. La terre s'empara de lui; ses regards se tournèrent vers un objet effrayant, c'était juste devant lui une tête de mort, qui le contemplait en face; cette tête avait dû être celle d'une personne de taille ordinaire. Le pauvre homme et sa femme frissonnaient de frayeur. Des horribles ténèbres remplirent la chambre. Tout à coup la porte s'ouvrit, ils aperçurent

immédiatement tenant une chandelle; cette main s'avança et s'arrêta, peut-être le corps auquel elle appartenait était derrière la table. Quoi qu'il en soit, le couple épouvanté vit plusieurs pieds parcourant le plancher, comme s'ils dansaient. Cette scène ne dura qu'un instant. Les bonnes gens étaient suffoqués, à peine leur resta-t-il la force d'invoquer la protection du ciel. Depuis ce tems la maison fut abandonnée et reste constamment fermée. On en voit une autre près de la cour de Buchanan, dans le Lawmarket, dans l'endroit où est né le célèbre éditeur de la revue d'Edimbourg; elle est fermée depuis un tems immémorial. L'histoire rapporte qu'un soir, comme on faisait les préparatifs d'un souper, une apparition força la famille et les convives assemblés à prendre précipitamment la fuite, et à abandonner la maison. A dater de ce soir-là elle n'a jamais été ouverte, aucun des meubles n'en a été emporté, et même l'ode, qui sur le procès est constatée s'être trouvée cuite au moment de l'épouvantable aventure, est encore au feu. Personne ne sait à qui appartient cette maison, personne ne s'en est informé, pas un être vivant n'en a vu l'intérieur, c'est une maison condamnée. Sous le voile de tant de circonstances extravagantes se trouvent sans doute quelques sinistres particularités. S'il y est resté quelqu'un, quels soupirs d'horreur doivent s'y être entendus! Satan est ou doit être l'habitant de de cette demeure que personne ne réclame.

PROFESSIONS.

CARRIÈRE ECCLESIASTIQUE.

Considération de Classe et de Fortune. — Les ecclésiastiques ont le courage de sacrifier les jouissances terrestres, qui se sentent de hautes facultés; peuvent en se vouant au ministère ecclésiastique, rendre à la société de grands services.

Quelle heureuse et rapide régénération n'opérerait pas chez un peuple cassé de vieillesse, l'homme de talent dévoré du zèle de la maison de Dieu, qui comprendrait ce que le christianisme doit être à une époque où toutes les idées tendent à l'application de ces deux principes fondamentaux de notre religion selon l'évangile, — "l'égalité et la fraternité des hommes" et de lui rendre son premier éclat.

"Il n'y a point de vérité morale en politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Evangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté, et l'on oublie ensuite; la philanthropie est née de son premier précepte, la charité."

La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses moeurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne. Mais son œu-

vre est loind'être accomplie; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la loi de l'Evangile; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité, devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés; et plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées!" (1)

La carrière ecclésiastique ne peut être légèrement conseillée à des adultes; ils pourraient croire à une force et à un talent dont ils menqueraient; c'est surtout aux hommes que les vicissitudes de la vie ont éprouvés, qu'une foi vive a soutenus, qu'aucun lien ne retient, à se préparer par l'étude et la réflexion à la mission la plus belle qu'il soit donné à un homme de remplir, celle de faire descendre du haut de la chaire le langage du christianisme, sans lui faire perdre la majesté que lui ont donnée les pères de l'Eglise, et nos grands orateurs chrétiens.

(1) Alphonse de Lamartine. Devoirs civils du curé. Journ. des Connaissances utiles. Livraison de mars 1832.

ANECDOTES DIVERSES.

ARRESTATION D'UNE BANDE DE BRIGANDS.

A la suite d'un meurtre par imprudence.

Nantua, 17 Février.

Voici la relation exacte d'un événement vraiment singulier:

Un voiturier du département de l'Ain, faisant habituellement la route de Bourg à Genève, était sur le point d'atteindre cette dernière ville, quand vint s'offrir à lui une pauvre femme qui paraissait harassée de fatigue, et qui lui demanda avec instance une place dans un coin de sa charrette, pour l'aider à attendre avant la nuit, les portes de Genève. Le voiturier, qui savait bien que cette malheureuse courait risque de succomber au froid rigoureux de la nuit, si elle était surprise sur la grande route par la chute du jour, ne fit aucune difficulté de lui céder une botte de paille à côté de celle qu'il occupait. La voyageuse monta, murmure un court remerciement, étend son corps fatigué dans le fond de la voiture, et s'endort après avoir eu soin, toutefois, de se dérober au froid en se couvrant de paille et de foin, et tirant sur sa figure le capuchon de sa mante. Bientôt les roulements réguliers annoncèrent au bon voiturier que son hôte jouissait d'un profond repos; aussi ne lui proposa-t-il pas de mettre pied à terre pour soulager son cheval à la descente rapide d'une montagne peu éloignée de Genève.

Parvenu dans la plaine, il tira à lui le sabot qui retenait une des roues de sa voiture, et sans prendre la peine de l'accrocher selon la coutume, il le jette rapidement dans l'intérieur de la charrette, et arrive à pied aux portes de la ville. Alors se rappelant la pauvre voyageuse, il l'appelle à haute voix pour l'avertir que son voyage est terminé, et qu'elle peut descendre; plusieurs fois de suite il répète son avertissement sans avoir de réponse; impatient il pose un pied sur une des roues, et s'y cramponnant d'une main, il saisit de l'autre les jambes de la femme qu'il tire à lui peu respectueusement sur le bord de la voiture, en criant toujours: "bonne femme, bonne femme, allons donc; mais la bonne femme, immobile, ne répondait pas davantage; cependant elle ne souffrait plus."

Le voiturier, commençant à soupçonner quelque malheur, s'élance dans sa voiture; il se cote vivement cette femme, et alors il reconnaît qu'il ne tenait qu'un cadavre. Un médecin est aussitôt appelé; à la suite d'un officier civil. On constata qu'un violent coup, assés sur la tête, a causé la mort; ce coup est parti de la main du charretier; c'est le sabot de la voiture, jeté imprudemment, qui a frappé les tempes de l'infortunée. Ainsi donc, la pitié de ce brave homme est devenue la cause d'un meurtre involontaire. Il se reproche déjà d'avoir été trop compatissant. Cependant on procède à la reconnaissance de la femme, et bientôt des exclamations de surprise se font entendre: "Oh! dit le greffier, la dite femme est un homme! Mon Dieu! crie un autre, elle a un poignard! tenez, des pistolets!" Les perqu-

ditions se poursuivait, et au fond d'une poche on découvrit une lettre qui paraissait appartenir à la femme de se trouver à minuit ce même soir à la porte d'un château près de Genève, avec promesse d'un bon secours, et grand espoir de butin.

La nuit descendait sur le lac. A la faveur de ses ombres, des gardarmes purent se mettre en embuscade au pied du château désigné, et bientôt neuf individus s'étant approchés de trop près, furent saisis et garrottés. On éveilla tout le château, et le propriétaire, vieillard fort riche, apprend tout à la fois qu'il a couru le plus grand danger, et qu'il a été sauvé par l'imprudence d'un châtellain. On dit que, dans sa reconnaissance, le châtellain assura à son sauveur une pension pour le reste de ses jours. Il paraît, d'après les renseignements demandés par les magistrats de Genève à ceux de Nantua, qu'un forçat de cet arrondissement figurait parmi les brigands.

On parle beaucoup à Arzac d'un événement qu'on raconte de la manière suivante :

Un cultivateur aisé d'Audouck, rencontra, il y a peu de jours son frère qui le pria de lui donner secours pour sa famille dans l'indigence. "Volontiers, frère, dit le brave homme, va t'en trouver ma femme elle te donnera ce dont tu as besoin." Celle-ci, moins généreuse que son mari, refusa durement. Ce dernier, rentré chez lui s'informa si ses ordres avaient été exécutés; sur la réponse négative, il s'empressa de charger de vivres un domestique, en lui recommandant de se hâter et de les porter à son malheureux parent. Cependant le domestique revint avec le même fardeau. "Monsieur, dit-il à son maître, votre frère n'a plus besoin de pain; on vient de le retirer, de son puits où il s'est noyé avec ses trois enfans." Tout courroucé de l'inhumanité de sa femme, seule cause de ce désastre, le cultivateur saisit son fusil et l'étend roide morte à ses pieds.

ETATS-UNIS.

Le Sénat de l'Etat de l'Ohio a voté dans la séance du 16 au 17 une loi pour l'exécution des criminels en lieu clos. Dans la même assemblée une proposition pour l'abolition de la peine de mort a été négative par 24 contre 9.

BALTIMORE 2 JANVIER. — Il existe beaucoup d'effervescence sur la question des réclamations Françaises. Il paraît certain que le comité de la Chambre des Députés sur les affaires étrangères, va faire un rapport appuyant le message du Président. On assure que la chambre agréera ce rapport, mais on dit avec autant de probabilité que le Sénat y refusera son assentiment.

CORRESPONDANCE.

POUR L'IMPARTIAL.

A "CIVIS" DE LA MINERVE.

En vérité, mon cher Monsieur, je ne sais ce qui peut avoir si fort ému votre bile dans le badinage que j'ai envoyé à L'IMPARTIAL néanmoins, comme vous voulez à toute force, faire une chose sérieuse d'une bagatelle et que vous me prêtez des intentions que j'étais loin d'avoir en écrivant, je ne puis me dispenser de répondre à votre attaque gratuite.

Je déclare donc formellement que je n'eus jamais la moindre velléité de m'immiscer dans les affaires de fabrique (comme vous me le dites) et surtout de déverser aucun blâme sur des personnes que j'honore et que je respecte trop pour faire la moindre allusion à eux dans le sens que vous me prêtez, et j'ose me flatter que toute personne non prévenue, qui lira ma précédente lettre, demeurera convaincu que mon assertion est conforme à la vérité.

Ne craignez donc pas mon cher Monsieur, que je compromette l'existence du journal qui a bien voulu imprimer mon badinage, en y insérant rien contre les fabriques. J'ai, pour elles et ceux qui les composent, plus de respect que vous; témoin cette phrase qui termine votre lettre: "vous ne savez pas, dites-vous, ce qu'il en coûte, pour mettre son nez dans ces sortes de CABINETS." Voilà certainement de singulières expressions, en parlant de fabriques et qui, à part de l'allusion déplacée qu'elles présentent, semblent dénoter que, dans votre opinion, messieurs les fabriciens seraient portés à tirer vengeance de la plus légère attaque contre eux.

Mais ce n'est pas le seul endroit où votre bile s'est fourvoïée: elle s'est encore perdue dans les bougignons, et au milieu des mares de la glace. En vérité, il faut avoir une furieuse envie de chercher querelle aux gélis, pour venir me chicaner si longuement à propos d'une plaisanterie et pour terminer une verte mercuriale en m'agitant sérieusement de ce que je ne me suis pas érigé, de ma propre autorité, inspecteur des chemins pour faire combler une mare qui vous a fait peur et baliser la route. Au surplus vous pouvez maintenant venir à Laprairie sans être obligé de vous détourner par la rencontre d'aucun grouffre ouvert.

J'en viens maintenant à un autre article de votre lettre et, puisque vous êtes si prodigue d'avis, que vous me donniez ENTRE NOUS, par L'ENTREMISE D'UN JOURNAL, vous me permettez bien de vous gratifier de quelques conseils à mon tour. Le premier sera de ne jamais écrire sans réfléchir, attendu que le défaut de réflexion nous fait souvent tomber dans des contradictions dont il n'est pas toujours agréable d'être relevé.

Par exemple, vous me dites que c'est parce que mes facultés pécuniaires ne me permettent pas d'avoir un banc dans votre belle Eglise que je suis forcé d'assister à la messe dans la position d'un soldat à l'exercice, mais, mon cher monsieur, qui a jamais pensé à conseiller à un habitant de la campagne d'acheter un banc dans l'Eglise de Montréal pour une fois ou deux qu'il aura l'occasion d'y assister aux offices, pendant toute une année? songez-y bien, si on suivait votre avis, une Eglise, qui couvrirait toute la surface de la ville de Montréal, serait à peine assez grande pour contenir les bancs qui d'après votre plan, deviendraient nécessaires. Non, en vérité, eussé-je la bourse de fortunatus, au lieu d'être pauvre, comme vous le dites, je ne pourrais suivre votre avis.

En terminant et pour mon dernier avis, je vous dirai qu'il n'est pas généreux de reprocher à personne sa pauvreté. Vous êtes probablement riche, ou au moins dans l'aisance, (ce langage le prouve.) Mais souvenez-vous qu'il n'est pas de fortune, quelque bien assurée qu'elle paraisse, qui ne puisse s'écrouler. Si ce malheur, qui est arrivé à tant d'autres, venait à vous atteindre et que vous fussiez obligé d'attendre à l'ANTICIPATION le souvenir de la lettre que vous venez d'écrire, pourrait faire naître en vous des pensées qui ne seraient pas d'un genre très agréable? Dieu vous préserve de ce malheur, c'est le vœu sincère de
INGENUITAS.

NOTE DES EDITEURS. — Nous inserons la lettre de notre Correspondant, en réponse à la critique que sa première lettre a essuïée la partie de sa réponse où il se défend d'avoir voulu s'immiscer dans les affaires de fabrique; est absolument dans nos sentimens, et certainement nous n'aurions pas admis sa lettre, si elle avait eu la tendance qu'on lui prête et surtout si la critique s'était étendue au personnel.

Nous avons nous-mêmes admiré, plus d'une fois le beau coup d'œil que présente l'ordre Symétrique qui regne dans l'intérieur de l'Edifice qui fait la gloire de Montréal, c'est donc bien à tort que le nouvel aristarque vient nous présenter comme partageant les idées qu'il suppose à notre correspondant. Il peut d'ailleurs relire le paragraphe Editorial, qui suit cette Correspondance, il y verra que le conseil que nous donnons à INGENUITAS, s'accorde très bien avec ce que nous avançons aujourd'hui.

L'IMPARTIAL.

VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 22 JANVIER, 1835.

Ainsi que nous l'avons dit dans un de nos précédens numéros, l'horizon politique de l'Europe se couvre tous les jours de nouveaux nuages. L'arrivée à Berlin de l'Empereur de Russie, presque en même tems où Lord Wellington assumait la redoutable responsabilité de conduire les affaires de la Grande-Bretagne, est assurément un fait très extraordinaire et qui doit ouvrir un vaste champ aux réflexions de Louis-Philippe et de son ministere. Quant à nous, nous croyons fermement que si, par un prodige, Lord Wellington reste quelque tems au ministere, les légers fils qui unissent la France à l'Angleterre seront bientôt rompus. Sa Seigneurie est le champion avoué de la Sainte-Alliance et de son régime éphémère, elle cherchera à en donner une dernière preuve.

On voit déjà la Prusse s'opposer à ce que la Belgique élève des forteresses pour se protéger du côté du Nord, d'un autre côté le fils du Roi de Hollande, en contre à Berlin son puissant beau-frère, l'empereur Nicolas et confère long-tems avec lui, tandis que Don Miguel s'agit et remue ciel et terre en Italie.

Aux yeux d'un observateur, tous ces mouvemens divers sont le présage d'événemens importants et nous ne serions pas surpris que, pour commencer le retour aux bons principes, on ne voulut réunir la Belgique et la Hollande. A cela Louis-Philippe aura quelques objections à faire, à cause de sa fille qui est Reine des Belges et comme il pourrait appuyer, au besoin, ses réclamations. Un demi-million d'hommes descendans des VISITEURS des capitales de l'Europe, on y pensera deux fois avant de lui faire déployer le drapeau d'Austerlitz et d'Iena. Cependant Lord Wellington n'aime pas les Français et il est possible, comme nous venons de le dire, qu'il ait l'imprudence de favoriser les prétentions du Prince d'Orange, voire même celles de Don Miguel, démarche comme on peut le voir, scap suivie d'une conflagration générale. Fort heureusement, Sa Seigneurie devient vieille et nous ne croyons pas que ses d'écailles puissent supporter long-tems le poids d'un don de la charge des sceaux, de l'échiquier, de la main de justice &c. &c. &c.

Lundi dernier, le Révérend Messire BOUTIER, Curé de cette Paroisse, s'est transporté, par ordre de Monseigneur l'Evêque de Tadmessé, à un endroit nommé le Rousseau des Noyers et situé entre les paroisses de St. Philippe, de l'Acadie et de St. Cyprien, la paroisse d'usage, on a planté en présence du Révérend Curé une Croix, au lieu même où l'on se proposait d'ériger incessamment une Nouvelle Eglise, sous l'invocation de St. Jacques le mineur. L'emplacement de la Nouvelle Eglise est situé sur une éminence, ce qui rendra l'Edifice visible de très loin, la nouvelle cure se composera de parcelles retranchées aux trois paroisses qui nous avons nommées plus haut.

LES CAMISARDS. — Tout le monde a entendu parler de la fameuse révocation de l'édit de Nantes et de la persécution qui s'ensuivit contre les protestans Français. On sait que Louis XIV envoya dans diverses provinces, et notamment en Provence, des régimens de dragons, chargés de convertir les hérétiques le sabre à la main et que cette persécution a pris de la nom de CAMISARDS.

On sent que cette manière ne pouvait réussir, ni ramener au bercail des brebis égares; aussi les malheureux protestans, émigrèrent de tous parts et cette expédition coûta à la France 70 mille habitans, la plupart riches et industrieux. Ceux qui ne purent s'expatrier, furent en but aux persécutions de tout genre, et un grand nombre d'entre eux cherchèrent un refuge dans les montagnes des Cévennes. Là, réunis sous un chef intrépide, qui avait pris le nom du fameux Catina, ils se défendirent long-tems contre les troupes du Roi et plus d'un détachement de dragons fut surpris et taillé en pièces dans les étroits défilés de ces montagnes. Les révoltés (comme on les appelloit) s'étaient armés de tout ce qu'ils avaient trouvé et les succès qu'ils obtinrent en différentes occasions leur fournirent les moyens de former un corps de Cavalerie, qui dans plusieurs occasions fut fatal. Peu à peu, aidés de leurs frères qui s'étaient expatriés, ils se procurèrent des armes et des munitions de toute espèce et nul doute qu'ils ne se fussent défendus long-tems si la trahison ne se fut introduite parmi eux. Mais ce

VENDRE à des conditions très avantageuses, à des termes de paiement faciles pour l'acquéreur UNE TERRE située dans la Paroisse de St. Isidore, me lieu de distance de l'Eglise, bien boisée en l'Epicette et autres bois, de trois arpents de front, vingt-cinq de profondeur, sa deventure sur le grand chemin qui conduit à la Paroisse Ste. Martine et aux Prats Unis. Cette propriété offre des grands avantages pour les commerçans en bois, qui en tirant parti du bien trouveront un sol très productif. Pour plus grandes particularités et les termes de paiement on pourrait s'adresser à cette Imprimerie au Propriétaire Soussigné.

HYACINTHE GUERIN, Laprairie, 11 Décembre, 1834.

ATTENTION

MONSIEUR N. D. J. JAUMENNE, ayant reçu la place d'Instituteur qui lui avait été conférée par Messieurs les Syndics du premier Arrondissement d'Ecole du district de Laprairie a l'honneur d'informer les pères de familles qu'il donnera chez lui, ou dans le Village, des leçons de Grammaire et d'Orthographe Française aux jeunes gens qui désireraient se perfectionner dans l'étude de cette langue. Il pourra également enseigner la Géographie et l'Arithmétique aux personnes qui le désireront. Le prix de ses leçons sera modéré et proportionné au nombre de jeunes gens qui se réuniront. Laprairie, 11 décembre.

AVIS

LE SOUSSIGNE fait ses remerciemens à ses amis et à tous ceux qui ont bien voulu l'encourager depuis qu'il a la direction de L'HOTEL CANADIEN dans ce Village, il espère que les VOYAGEURS qui voudront bien le visiter trouveront chez lui en tous temps un Assortiment choisis de meilleurs LIQUEURS; il aura toujours prêt, des METS aux desirs des visiteurs, et enfin tous les avantages désirables pour être bien logé.

ECURIES et REMISE dans le meilleur ordre possible.

CHARLES GIROUX.

Laprairie, 11 décembre.

A REPARER ET A NETTOYER, PIANO-FORTE ET HORLOGES.

LES PERSONNES qui ont des PIANO-FORTES à reparer et à accorder, ainsi que des HORLOGES ou PENDULES à nettoyer ou à arranger, peuvent s'adresser au BUREAU de L'IMPARTIAL, où on leur indiquera une personne habile dans les deux genres. Laprairie, 11 décembre.

A VENDRE

A CETTE IMPRIMERIE.

SOMMATIONS, Subpoena, Règles de Cour, Exécutions, Saisies Arrêts, Saisies Gageries, à l'usage des Messieurs les Greffiers des Commissaires pour la décision sommaire des petites Causes, Contrat de Vente pour Messieurs les Notaires, et Procès Verbeaux de Saisie pour Messieurs les Huissiers. Laprairie, 11 décembre, 1834.

Imprimé et publié tous les Jours

PAR

RAYMOND et JAUMENNE.

CONDITIONS DE L'IMPARTIAL.

Ce Journal se publie tous les Jours soir. Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, outre les frais de poste, payable par trimestre et d'avance. Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant leur semestre échu, et payer leur arrérages.

On ne reçoit pas de souscriptions pour moins de six mois.

PRIX DES ANNONCES

Six lignes et au-dessous 25 cts et pour chaque insertion subséquente 7 cts dix lignes et au-dessous 35 cts de 10 lignes, 40 cts par ligne pour la première insertion, les pour chaque insertion subséquente.

Nous publierons les annonces qui nous seront adressées, jusqu'à ce que nous ayons reçu ordre de continuer.

sur sa petite armée sur les remparts. Bientôt après un trompette avança et vint au nom du Roi, sommer la garnison de se rendre. La réponse du Comte fut qu'il ne se rendrait que lorsque les murs de son château seraient écroulés. Ces mots furent le signal de l'attaque. On livra un assaut terrible et général au château, mais pour cette fois les troupes eurent le dessous, les assiégés étaient bien munis de pierres, de poutres et d'autres matières semblables, et ils en firent pleuvoir une si grande quantité sur les assaillans, qu'ils les obligèrent à se retirer après avoir essuyé une perte considérable. Mais les insurgés ne furent pas si heureux à une seconde attaque, après un combat opiniâtre de six heures, pendant lequel le Comte et son jeune compagnon firent des prodiges de valeur, les assaillans pénétrèrent dans le château et firent prisonnier tous ceux qui avaient survécu à l'assaut, ainsi que la jeune Adèle.

Le commandant des forces royales fit partir les prisonniers pour Nîmes. Le Comte de Castelnau supporta son malheur avec dignité, et ne souffrait que pour sa fille, quoiqu'il conservait l'espoir qu'on ne l'envelopperait pas dans son malheur. Mais la suite lui prouva qu'il était trompé. Arrivé à Nîmes, on ne se para pas son sort de celui de sa fille et après un procès très court, ils furent tous condamnés à être brûlés sur la Place de Nîmes. Pendant le cours de son procès le Comte de Castelnau avait reçu plusieurs fois des avis qui lui étaient parvenus d'une manière mystérieuse. On lui disait de prendre courage et que fut il sur l'échafaud, il ne devait pas désespérer de son salut. Il se doutait bien que ces avis venaient de la part des Camisards, mais il n'y reposait pas grande confiance, parcequ'il ne voyait pas comment ils pourraient le sauver. Cependant le jour de l'exécution arriva, dès le matin, une foule immense occupait la Place de Nîmes et comme à l'ordinaire on y remarquait un grand nombre de gens de la campagne. Midi sonné et peu d'instans après les prisonniers arrivent, escortés d'un fort détachement de dragons. Ils montent sur l'échafaud et déjà les bourreaux commencent à déployer les chaînes, qui devaient les attacher au fatal poteau; quand vingt coups de pistolets, partis à l'entour de l'échafaud et renversant les gardes qui en étaient le plus près, ainsi que les bourreaux. Au même instant cinq à six cents Camisards, qui étaient répandus dans la place, derrière les dragons, perçurent avec leurs poignards le ventre des chevaux. La plus terrible confusion s'ensuivit, on fuyait de toutes parts, en poussant de grands cris. La confusion générale, une voiture à quatre chevaux d'un bouchon d'une rue voisine et s'approcha de l'échafaud. Le Comte, sa fille et le jeune Arthur y sont portés et la voiture part accompagnée jusqu'à la porte de la ville par tous les Camisards. A leur aspect la garde s'enfuit et le carrosse gagnait la route des Cévennes au grand galop.

Cependant un corps de Cavalerie s'empressait de monter à cheval pour aller à la poursuite des Camisards qui reprenaient, au plus vite, le chemin de leurs montagnes. Leur sûreté paraissait compromise et nul doute qu'ils n'eussent été atteints par les cavaliers, si toutes les précautions n'eussent été prises pour assurer le succès de l'expédition. On vit tout-à-coup s'élever un nuage de poussière sur la route des montagnes, bientôt on distingua un gros de cavalerie qui s'avancait au galop. C'étaient les Camisards... à cette vue formidable les dragons reprirent la route de Nîmes de toute la vitesse de leurs chevaux et les Camisards s'empressèrent de gagner leur lieu de refuge.

Le Comte de Castelnau, à la prière de ses amis et surtout à cause de sa fille, alla chercher une retraite en Suisse, où le jeune Montfort épousa Adèle de Castelnau.

AVIS DIVERS.

ATTENTION

AVIS AUX CHASSEURS.

Il sera tiré à la RAFFLE aussitôt que la liste sera remplie, un superbe FUSIL, nouvellement apporté de la Nouvelle Orléans, d'une nouvelle construction n'étant ni à Pierre ni à Piston, sa portée est extraordinaire, tant pour la justesse que pour la longueur. On joindra au FUSIL, les munitions nécessaires pour tirer huit mille coups. Cette raffle est de vingt-cinq billets à 50 centimes, payable avant de tirer les Dars le Propriétaire payera 50 centimes de boisson et l'acquiescent. La raffle aura lieu à l'auberge de Charles Giroux en ce Village. Laprairie 15 Janvier 1835.

l'aveu de sa culpabilité que j'écris. Je veux seulement rapporter le trait suivant, faire voir de quoi étaient capables ces hommes déterminés qui avaient pris le nom de Camisards. Le jeune Arthur héritier de ses parents, lorsqu'il était encore un bas âge fut élevé dans les châteaux de son père, le Comte de Castelnau. Ce Comte avait une fille, à peu près de l'âge d'Arthur et qui réunissait toutes les qualités qu'on peut désirer dans son sexe. Ces deux jeunes gens, élevés ensemble dans une éducation libérale des Cévennes libres, comme l'air et le pays leur en donnaient, ils se liaient d'une amitié naturelle, l'un pour l'autre cet attachement doux et paisible, qui tient autant de l'amitié que de l'amour, mais qui jette de profondes racines dans les cœurs, l'attachement qui unit les deux jeunes gens, étaient d'autant plus solides qu'ils vivaient avec eux. Continuellement ensemble, soit dans leurs études, soit dans leurs promenades, ils s'habituèrent tellement à être ensemble, qu'ils ne pouvoient être séparés d'un instant sans un vif chagrin. Ce sentiment qui d'abord n'était qu'une amitié d'enfance, changea avec l'âge et le Comte Castelnau vit avec une vive satisfaction que son vœu le plus cher serait rempli. Car il avait toujours désiré ardemment que son jeune élève viut à entrer dans sa famille.

Le Comte et son pupile étaient protestans, mais comme ils vivaient très retirés dans leur montagne, ils n'avaient pris le parti de s'expatrier, dans l'espoir qu'ils resteraient ignorés. Mais quand les Camisards se furent rétranchés dans les vallées qui avoisinaient son château, le Comte de Castelnau ne put rester neutre plus long-tems. Il tendit la main à ses frères persécutés et son château devint une espèce d'arsenal et de forteresse où les chefs des insurgés ainsi que leurs munitions étaient à l'abri de leurs ennemis.

Le château du Comte de Castelnau était un de ces antiques manoirs entourés de fossés et flanqués de tours et il était un refuge d'autant plus sûr que les localités ne permettaient pas qu'on en approchât avec de l'artillerie. Cependant le Comte ne s'abandonna pas sur sa position; il savait qu'on ne négligerait rien pour réduire sa petite forteresse et s'emparer de lui. Mais il s'était de tout temps tenu de ses frères persécutés et il était déterminé à supporter toutes les conséquences que sa résolution pourrait entraîner. Cependant il ne négligeait aucune précaution pour sa défense il avait réuni une garnison de cent hommes dévoués et lui-même, alternativement avec le jeune Arthur, veillait toutes les nuits dans la tour de sa surprise.

Un matin, à peine les premiers rayons du soleil avaient commencé à dorner le sommet des montagnes, qu'une sentinelle, qui était placée au haut d'une tour, fit retentir la trompette d'alarme. Arthur et le Comte montèrent aussitôt sur les remparts et ils aperçurent un corps de troupes qui avançait vers le château. En un instant toute la garnison fut sous les armes et après avoir mis tout le monde à son poste, le Comte monta au haut d'une tour d'où on découvrait les environs du château, de ce lieu élevé, il put apercevoir un corps de troupes, composé au moins de mille hommes, qui s'avancait vers son demeure. Le Comte était brave, mais il sentit qu'il ne pourrait soutenir long-tems contre une force si formidable. Il descendit de la tour et après avoir fait assembler la garnison, il dit à ceux qui la composaient qu'il ne voulait pas sacrifier tant de braves gens pour son salut et que comme il était convaincu qu'on le livrait, il obtiendrait pour les autres la permission de se retirer, il fallait proposer cette capitulation au commandant des troupes royales. A ce discours, les Camisards poussèrent de grands cris et protestèrent qu'ils mourraient tous, s'il le fallait pour sa défense. En vain le Comte insistait qu'ils avaient à faire d'un ennemi, tellement supérieur en nombre, qu'il n'y avait presque pas d'espoir de lui résister. Les soldats se préparèrent par les cris aux murailles. Le Comte, touché de cette marque d'affection, se jeta dans les bras de ses amis, jusqu'à la dernière extrémité, et après avoir embrassé sa fille désolée, il fut avec le jeune Arthur dispo-